



Centre de santé et de services sociaux
de la Montagne

Centre affilié universitaire

UQÀM

Entre-vues

METISS et ses recherches en action

ENTRE LE PAYS DE SES PARENTS ET CELUI DE SA NAISSANCE : LA CONSTRUCTION DE SOI DES DESCENDANTS DE MIGRANTS VIETNAMIENS

par Andréanne Boisjoli
Entrevue avec Sophie Hamisultane
Boursière METISS 2011

Née en France d'une mère d'origine française et d'un père d'origine vietnamienne, Sophie Hamisultane a dirigé un magazine sur les relations entre la France et l'Asie, avant de s'intéresser de près aux questions identitaires liées à la migration. Boursière METISS en 2011, elle a réalisé une thèse de doctorat à l'Université Paris-Diderot, sous la direction de Florence Giust-Desprairies, professeure de psychologie sociale clinique, en collaboration avec Shirley Roy et Jacques Rhéaume, de l'UQAM.

Sophie a voulu mieux comprendre les problématiques vécues par les descendants de migrants vietnamiens, en France et au Québec. D'entrée de jeu, elle se refuse à utiliser le terme «seconde génération», considérant que cette expression s'entête à raccrocher une personne à la migration, plutôt que de la voir où elle est réellement. «Quand est-ce la personne appartient vraiment au pays si elle est toujours dans l'immigration?», interroge Sophie. L'expression «première génération de descendants de migrants» lui paraît plus appropriée.

Plus précisément, elle a voulu étudier la



Statue à Hanoi

Entre-vues est une publication de l'équipe METISS qui a pour objectif de faire connaître les recherches et activités de ses membres. Elle s'adresse aux intervenants et gestionnaires du réseau de la santé et des organismes communautaires, aux chercheurs et aux étudiants intéressés par les questions liées à la pluriethnicité. Elle est disponible gratuitement sur le site Web du CSSS de la Montagne: <http://www.csssdelamontagne.qc.ca/publications/publications-du-crf/>

L'équipe FRQSC METISS (Migration et Ethnicité dans les Interventions en Santé et en Services sociaux) est une équipe en partenariat entre le département de communication sociale et publique de l'UQAM et le Centre de recherche et de formation du CSSS de la Montagne. Elle compte parmi ses membres les chercheurs suivants:

Membres réguliers :

Catherine Montgomery (dir. scientifique)
Patrick Cloos
Daniel Côté
Habib El-Hage
Sylvie Gravel
Vania Jimenez
Yvan Leanza
Josiane Le Gall
Lilyane Rachédi
Guylaine Racine
Jacques Rhéaume
Ellen Rosenberg
Bilkis Vissandjée
Spyridoula Xenocostas

Membres collaborateurs :

Normand Brodeur
Grace Chammas
Geneviève Cloutier
Marguerite Cognet
Valérie Desomer
Ana Gherghel
Ghayda Hassan
Isabelle Hemlin
Nicole Huneault
Fasal Kanouté
Réal Lizotte
Soumya Tamouro
Michèle Vatz-Laaroussi
Margareth Zanchetta

construction de soi de ces personnes, nées en France ou au Québec, de parents nés au Vietnam. La construction de soi, explique-t-elle, réfère à l'identité, « à comment tu te construis de par ton milieu familial, l'environnement social et historique dans lequel tu nais. J'ai examiné les processus sociopsychiques, c'est-à-dire l'implication des éléments psychiques et sociaux dans la construction de l'individu en tant que sujet ».

Or, Sophie observe, en France, une contradiction dans les représentations collectives et les significations imaginaires de l'immigration. D'une part, la République française est construite sur les principes d'égalité, de liberté et de fraternité. « Sous la République française, l'égalité porte une signification importante dans la construction de la na-

Vietnam étant une ancienne colonie française, ils ont été scolarisés dans le système français, ont appris les valeurs de la République. Par contre, une fois en France, lorsqu'ils ont voulu se considérer comme Français, ils ont reçu un autre message : vous êtes différents.

Il y a donc des tensions identitaires et une ambivalence dans le sentiment d'appartenance et le besoin de reconnaissance de ces personnes. Ce sont les symptômes d'un mal-être que Sophie a eu envie d'explorer plus en profondeur. « Je voulais voir comment cette construction biculturelle habite la personne. Dans son pays de naissance, et en fonction du contexte socio-historique de ce pays ».

« Il y a une contradiction qui est posée d'emblée dans le contexte social, c'est-à-dire que l'étranger représente la perte de l'unicité, mais en même temps, lorsqu'il devient Français, selon les principes républicains, il doit être considéré comme égal. »

tion, souligne Sophie. Être Français, signifie être l'égal de tous les Français». D'autre part, les immigrants et leurs descendants sont perçus dans l'imaginaire français comme une menace à l'unicité nationale. « Il y a une contradiction qui est posée d'emblée dans le contexte social, c'est-à-dire que l'étranger représente la perte de l'unicité, mais en même temps, lorsqu'il devient Français, selon les principes républicains, il doit être considéré comme égal. »

Les enfants de migrants se construisent donc dans cet imaginaire : ils sont les égaux des Français, même s'ils ont une autre appartenance par leurs parents. « Mais égaux, en France, ça veut dire que dans l'imaginaire social aucune distinction liée aux origines culturelles ne peut apparaître. On n'est pas dans le multiculturalisme comme au Canada », explique Sophie Hamisultane. Leurs parents, d'origine vietnamienne, ont vécu la même contradiction, puisque le

Pour le volet français de son étude, elle décide de rencontrer des personnes nées en France de parents vietnamiens. Elle les choisit entre 26 à 35 ans, parce que c'est l'âge où on se construit davantage comme adultes et où on commence à avoir un retour réflexif sur notre propre histoire. Elle emploie successivement trois méthodologies différentes. La première est la construction de romans familiaux¹, par lesquels la personne raconte le récit de sa famille et s'inscrit elle-même dans son histoire générationnelle. À travers le roman familial, on peut « regarder comment la personne donne un sens à sa propre histoire, par sa subjectivité, son individualité et à travers sa généalogie, comment l'histoire de sa famille a fait sens pour elle, comment elle se l'approprie pour pouvoir se raconter elle-même », explique Sophie. Empruntant une approche clinique, elle réalise des entretiens semi-directifs à travers lesquels, évitant les questions directes, elle propose à la

1. Basés sur la méthode du Roman familial et trajectoire sociale de V. de Gaulejac.



personne d'aborder certaines dimensions : valeurs, religion, profession et tradition. Au besoin, elle demande des précisions, de manière à coconstruire le sens de l'histoire avec la personne.

Après avoir fait une vingtaine d'entretiens, Sophie choisit de baser son analyse sur deux personnes en particulier, un homme et une femme, qui avaient envie de pousser leur réflexion sur leur identité et leur place dans la société française. Elle décide de travailler plus en profondeur avec eux. « Pour moi, explique-t-elle, il faut que la personne soit dans une demande d'investigation propre, une demande de recherche sur elle-même. Si la personne n'est pas d'accord pour construire avec le chercheur un sens, on ne peut prétendre à

une approche clinique, dans le cadre d'un entretien ».

La seconde méthodologie employée avec ces deux personnes est celle du photolangage. En bref, on pose une question à la personne, on lui donne accès à une banque d'images et on lui accorde un délai de, par exemple, 5 à 10 minutes pour sélectionner une image qui illustre le mieux sa réponse. On lui demande ensuite de parler de son choix. « C'est un dispositif qui ouvre sur la question de l'imaginaire, souligne Sophie. Qui permet de voir dans quel imaginaire s'inscrit la personne ».

La troisième approche utilisée par Sophie est la formation d'un groupe de discussion. Ce groupe est composé des

deux descendants de Vietnamiens qui avaient participé aux romans familiaux et au photolangage, mais aussi de deux personnes de la même catégorie d'âge, d'origine française, et d'une personne d'origine indo-libanaise. Il s'agit, volontairement, d'un groupe pluriculturel, comme un microcosme de la société française, construit ainsi pour provoquer une confrontation interculturelle. Toutefois, ce thème n'a pas été amené d'emblée à ses membres, qui avaient simplement répondu à un appel évoquant un groupe sur la construction de soi. « Je voulais voir comment l'interculturalité advenait dans le groupe. », explique Sophie Hamisultane.

Le groupe se réunit une fois par mois, quatre heures durant, pendant quatre mois. En se basant sur des théories psychanalytiques de groupe², Sophie réalise des rencontres non dirigées, uniquement lancées sur le thème de la construction de soi. Au fil de la conversation, des thèmes apparaissent : reconnaissance, discrimination, racisme. Au cours des entretiens, de l'exercice de photolangage, et enfin à travers les discussions de groupe, trois phénomènes émergent : reconnaissance, appartenance et désir de subjectivation. Le besoin de reconnaissance s'inscrit dans une histoire coloniale séculaire dans laquelle l'étranger est représenté comme une menace à l'unicité nationale, et met en évidence l'écart qui existe entre cette méfiance et le discours symbolique français sur l'égalité, évoqué plus tôt.

Parallèlement, le sentiment d'appartenance est pour sa part conditionnel à la

2. Elle a également été formée à la conduite de groupe par le CIRFIP (Centre International de Recherche, de Formation et d'Intervention Psychosociologique).

Pour en savoir plus...

Hamisultane, Sophie, « De l'implication culturelle du chercheur à son objet », dans *Construire une recherche Clinique en sciences sociales*, V. de Gaulejac, F. Giust-Desprairies, A. Massa (dirs.), Paris, Erès.

Rédaction:

Andréanne Boisjoli

Comité de publication:

Jeanne-Marie Alexandre
Andréanne Boisjoli
Annie Joseph
Catherine Montgomery
Jean Paiement
Jacques Rhéaume
Dr. Jean-François Saucier
Suzanne Walsh
Spyridoula Xenocostas
Marlene Yuen

Graphisme et mise en page :

Andréanne Boisjoli



Centre de recherche et de formation, CSSS de la Montagne
1801, boul. de Maisonneuve O.
6e étage
Montréal (Qc.) H3H 1J9
514-934-0505 poste 7611
andreanne.boisjoli.cdn@ssss.gouv.qc.ca

ISSN 1923-5593 (imprimé)
ISSN 1923-5607 (en ligne)

Dépôt légal - Bibliothèque du Canada, 2013
Dépôt légal - Bibliothèque et archives nationales du Québec, 2013

© Centre de recherche et de formation, CSSS de la Montagne, 2013.
Tous droits réservés

Alors que la société française accorde beaucoup d'importance aux valeurs entourant la liberté individuelle, la culture vietnamienne fait primer la liberté collective, et est davantage centrée sur l'assujettissement à une hiérarchie sociale et familiale ainsi qu'à l'autorité parentale.

reconnaissance. « Si je suis rejeté, je ne peux pas me sentir appartenir », explique Sophie. Et ce désir d'appartenance se construit aussi à travers des tensions. Tensions, notamment, entre l'adhésion à certains aspects de la culture vietnamienne, appris des parents, et d'autres de la culture française, dans laquelle les descendants de migrants ont grandi. Par exemple, alors que la société française accorde beaucoup d'importance aux valeurs entourant la liberté individuelle, la culture vietnamienne fait primer la liberté collective, et est davantage centrée sur l'assujettissement à une hiérarchie sociale et familiale ainsi qu'à l'autorité parentale. Ces tensions ressortent clairement du discours des descendants de migrants et provoquent des confrontations dans la discussion de groupe. Enfin, les participants de la recherche manifestent un désir de subjectivation, c'est-à-dire, explique Sophie Hamisultane, le désir « d'aller vers un idéal de soi, de montrer ce qu'on veut être, par rapport à l'autre ». Le désir de subjectivation, c'est aussi un besoin d'émancipation, notamment par rapport aux parents. Encore une fois, les tensions entre valeurs françaises et valeurs vietnamiennes, entre imaginaire français et imaginaire vietnamien, sont prégnantes.

De façon intéressante, les entretiens réalisés par Sophie au Québec, avec d'autres descendants d'immigrants vietnamiens, ont mis en évidence des réalités différentes. Le Québec et le Canada, sociétés construites sur la base de l'immigration, n'ont pas avec le Vietnam une histoire coloniale. « On n'a pas au Québec ces

problématiques de reconnaissance bafouée transmises par les parents à leurs enfants », souligne Sophie. Par contre, la question de l'identité québécoise, érigée sur une appartenance à la langue française, les rejoint peu, et ce, même si par leurs parents, qui ont été instruits dans des écoles et universités françaises du Vietnam, ils sont francophones. Ils se sentent plutôt appartenir à une société multiculturelle, cosmopolite. Certains s'identifient surtout à Montréal. Ils subissent également un racisme plus ouvert qu'en France. La différence entre la représentation des rapports interculturels entre la France et le Québec apparaît clairement. En France, le principe d'égalité a pour effet de camoufler les différences culturelles. Au Québec, au contraire, les personnes issues de l'immigration qui ont été interrogées se sentent renvoyées à leurs différences, et ont l'impression de ne pas avoir accès aux mêmes pratiques que les Québécois d'origine. À titre d'exemple, l'une des personnes rencontrées par Sophie, qui fait du théâtre, a le sentiment qu'on ne la laisserait pas monter une pièce de Tremblay, à cause de ses origines vietnamiennes, et ce, même si elle est née ici. Bref, autre pays, autre contexte sociohistorique, et autre façon de représenter et de vivre la différence.

Sophie a soutenu sa thèse à Paris en mars 2013, avec une mention d'honneur. Elle aimerait maintenant s'intéresser, dans le cadre d'un postdoctorat, au milieu professionnel, afin d'étudier comment les travailleurs sociaux, nés ici de parents immigrants, vivent eux-mêmes leurs rapports interculturels. ■